

24 Juin 1848.

Prix: 5 centimes.

1<sup>re</sup> année. N° 24.

# LE TOCSIN

## DES TRAVAILLEURS.

### ABONNEMENT.

Paris: 18 fr. — 9 fr. — 4 fr. 50.

Dép.: 30 — 15 — 7 50.

Rue du Bouloi, 26.

### COMITÉ DE RÉDACTION

EMILE BARRAULT.

F. DELENTE, ouvrier.

Affranchir.

JOURNAL QUOTIDIEN.



### AVIS.

Le TOCSIN, voulant assurer la propagande de ses principes, réserve aux travailleurs la faculté de s'abonner pour :

Un mois 1 fr. 50

Dix jours ou une décade 50

Une semaine 35

Les abonnements sont reçus rue du Bouloi, n. 26.

SOMMAIRE. — Le bonnet d'âne. — Séance de l'Assemblée. — Incidents de la journée. — Agitation socialiste. — Misère des femmes. — Revue de l'étranger. — Réclamation. — Faits divers.

PARIS, 23 JUIN.

### LE SANG.

Pour la première fois, depuis le 24 février, des barricades ont été refaites à Paris, des Français ont fait feu les uns sur les autres, le sang a coulé. A cette heure encore le sang rougit le pavé.

Qu'on ne cherche point les coupables parmi les combattants de cette journée déplorable. Le crime, quand la guerre civile éclate, n'est pas dans la nation; il est plus haut, il est dans le pouvoir.

Oui, cette dictature d'eunuques a tout désorganisé et n'a rien créé, a touché à tout et n'a rien osé, a tout promis et n'a rien tenu. Les riches ont perdu, les pauvres n'ont point gagné. Tous ont vu la misère dans un avenir prochain, le peuple n'a échappé à la famine que par l'aumône. Ainsi que le disaient aujourd'hui les combattants des barricades, notre République n'est qu'une RUINE PUBLIQUE.

Dans un tel état de choses, tout était à craindre. Hier, le commencement de dislocation des ateliers nationaux avait mis sur pied une partie des ouvriers. Leurs promenades à travers les rues de la capitale, bannière en tête, avaient surexcité le sentiment de la misère de tous les jours dans la masse du peuple. Ce matin les barricades se sont relevées.

Qu'on ne dise point que c'est le résultat d'un complot. Le peuple souffre, l'insulte lui a été prodiguée comme à la dernière des populations de l'Europe; jamais, sous Louis-Philippe, autant d'injures n'a été déversée sur les ouvriers de Paris que dans l'Assemblée nationale de la République. Ce qui est arrivé était fatal. On a semé l'outrage, on a récolté la haine; on a semé la misère, on récolte l'insurrection de la faim. Le citoyen Caussidière ne l'avait-il pas dit il y a quelques jours? *Tout cela crevera comme une vessie gonflée.*

D'après tous les rapports qui nous sont parvenus, les ouvriers retranchés derrière les barricades n'avaient pas l'élan de février, mais une mâle et sombre résignation. *Mieux vaut mourir d'un coup de fusil, disaient-ils, que de faim.*

Que ceci soit bien compris, afin que le peuple ne soit pas atrocement calomnié. C'est le même peuple qui n'a pas abusé de sa victoire de février et disait : *Nous avons trois mois de misère au service de la République.* Pour qu'il ait repris les armes, il faut que sa patience ait fléchi sous le désespoir. Et à qui la faute? N'est-ce pas au pouvoir qui avait accepté la mission de réorganiser le travail, et n'a su ni occuper les bras des travailleurs, ni mériter leur confiance? Le peuple s'est cru trahi par le pouvoir, il s'est vu injurié par les adversaires de la République démocratique et sociale;

il a cédé aux funestes inspirations d'une souffrance dont il ne découvrait nulle part le remède.

C'est là ce qu'une partie considérable de la garde nationale a compris. Les rangs des compagnies n'ont pas été complètement garnis. Plusieurs, et des plus amis de l'ordre, n'ont pu se résoudre à combattre des insurgés que, depuis quatre mois, le gouvernement pousse en quelque sorte jour par jour à une extrémité terrible.

Nulle part il n'y a eu de cris proférés en l'honneur d'un homme. Partout s'entendaient les cris : *A bas les prétendants! vive la République démocratique et sociale!* Ce dernier cri rallie tous les ouvriers qui ne font que répéter ce que le pouvoir lui-même osait dire tout haut le lendemain de la révolution, ce que depuis il a oublié et laissé conspuer.

Ah! messieurs les gouvernants, vous pouvez faire enlever les barricades, et forcer le peuple à se disperser devant votre mousqueterie et votre mitraille, en laissant de nombreuses victimes sur le terrain. Qu'avez-vous gagné? Y a-t-il une question qui soit jamais étouffée ou résolue par un massacre? Le sang du peuple, de la garde nationale et de la ligne a coulé aujourd'hui, parce que vous n'avez pas su gouverner; désormais tous les partis, toutes les familles ont à vous demander compte de leurs pertes, de leurs regrets, et le sang versé retombera sur vous, car il dépendait de vous de faire régner une concorde fraternelle entre les soldats de cette lamentable guerre civile.

Qu'on se le rappelle bien; cette journée, quelle qu'en soit l'issue, est une victoire pour l'idée à laquelle appartient l'avenir. Il faut toujours au peuple un mot qui retrace sa pensée. La révolution de février s'est faite aux cris de *vive la Réforme*; l'émeute de ce jour a eu pour cri : *Vive la République démocratique et sociale!* Non, cette espérance ne périra pas, elle croît énergiquement dans le sang, et le peuple ne cessera de demander au pouvoir de la réaliser.

On annonce, dit la Patrie, que sur la demande positive d'un grand nombre de représentants, la commission exécutive s'est engagée formellement à donner sa démission demain.

Et cependant, dans la séance de ce jour, M. Lamartine a protesté de l'énergie du gouvernement; il a dit que le pouvoir exécutif se rendrait sur le lieu du péril pour « mêler, s'il le fallait, au sang versé, les gouttes de son sang. »

Ainsi la commission exécutive aura mendié, jusqu'au dernier instant, la confiance de l'Assemblée nationale, et elle ne l'aura pas obtenue. Ces gens-là seront tombés dans le sang et ils n'auront pas même su tomber avec dignité.

### Evénements du jour

Dès le matin des barricades s'élèvent dans le faubourg Saint-Antoine et le faubourg Saint-Marceau, aux Portes-Saint-Denis et Saint-Martin, dans les deux faubourgs de ce nom, dans la Cité, dans le quartier Saint-Jacques. Tout le Paris populaire ferme ses avenues. Une barricade immense se dresse à l'entrée de la rue Planche-Mibray. Sur plusieurs barricades flottent des bannières avec cette inscription : *Du travail ou la mort.*

C'est le cri de Lyon en 1831.

Le rappel bat. La garde nationale, la garde mobile et des régiments de ligne sont sous les armes.

Le feu paraît s'être engagé à la Porte-Saint-Denis, puis à la caserne de la rue du faubourg Saint-Martin

dont les ouvriers s'étaient emparés. La garde nationale reprennent la caserne et détruisent la barricade. Ces combats partiels ne sont que trop meurtriers.

Quelques maisons du coin du boulevard Bonne-Nouvelle et de la rue du faubourg Saint-Denis, d'où les ouvriers avaient fait feu, sont fouillées par les gardes nationaux.

La barricade la Porte-Saint-Martin est prise, non sans résistance. Une femme y est tuée. La barricade de la Planche-Mibray ne peut tenir contre une vive attaque.

L'engagement le plus grave a lieu à la barricade du Pont-Notre-dame, dans la cité. La garde républicaine l'attaque en criant : *Vive la République démocratique et sociale!* le même cri est proféré par les défenseurs de la barricade. Leur collision est terrible. Cent hommes, à ce qu'on nous assure, restent sur le terrain.

Plus tard, une portion de la garde républicaine, si nous sommes bien informés, passe du côté des ouvriers, et construit de nouvelles barricades. Vers la fin de la journée, le combat recommence de ce côté et se propage dans le quartier Saint-Jacques.

A l'heure à laquelle nous écrivons, on vient de se battre sur la place de la Bastille.

Les ouvriers ont vu tomber beaucoup des leurs; la garde nationale a fait des pertes considérables.

M. Thayer, chef de bataillon de la 2<sup>e</sup> légion, a été blessé à la jambe; un capitaine de la 3<sup>e</sup> légion a été tué; un chef de bataillon grièvement blessé.

Selon les nouvelles du soir, M. Pascal, lieutenant-colonel de la 14<sup>e</sup> légion, aurait été tué.

Dix heures du soir. — On se bat aux environs des rues Saint-Maur et d'Angoulême, et de la place Maubert. On entend une vive fusillade et les détonations du canon. L'affaire semble loin d'être terminée.

Minuit. — La fusillade continue. Le tocsin sonne.

### Proclamations.

La proclamation suivante a été affichée pendant la journée.

### COMMISSION DU POUVOIR EXECUTIF.

#### ORDRE DU JOUR.

Par ordre du président de l'Assemblée nationale et de la Commission du pouvoir exécutif :

Le général Cavaignac, ministre de la guerre, prendra le commandement de toutes les troupes, garde nationale, garde mobile, armée.

Unité de commandement;

Obedissance.

*Là sera la force comme là est le droit.*

Le président de l'Assemblée nationale, SÉNART.

Les membres du Pouvoir exécutif.

Le général Cavaignac a accepté sous la condition expresse de pouvoirs illimités.

A son tour le maire de Paris fait publier une proclamation ayant pour but de stimuler le zèle de la garde nationale.

Une proclamation de la commission exécutive, que le public lit aux flambeaux, s'adresse aux ouvriers de Paris et s'efforce de détacher leur cause de celle des ouvriers des ateliers nationaux.

### Un fils des Croisés.

L'ex-comte de Montalembert, le zélé prédicateur du catholicisme à la chambre des pairs, a fait hier son début à l'Assemblée constituante, dans la discussion du rachat des chemins de fer.



Cet excellent chrétien s'est hâté de faire sa profession de foi en l'honneur du régime actuel de la propriété.

Tous les fruits de la terre au petit nombre, les restes du banquet à la masse des travailleurs, voilà l'ordre social qui sourit à sa charité. Ce beau paraphraseur de l'Evangile n'a jamais compris cette prière sublime : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ! Que lui importe la faim des pauvres, pourvu que les riches mangent ; il est riche.

Voilà donc comment ceux qui se proclament les catholiques purs, les fils des Croisés, entendent la fraternité ! Leur maître, leur Dieu faisait cause commune avec les misérables et les opprimés ; il multipliait les pains et les poissons afin de nourrir la foule affamée. Eux, c'est avec les heureux de la terre, c'est avec les oppresseurs et les tyrans du peuple qu'ils font un pacte diabolique.

Lâches égoïstes qui conseillent aux travailleurs de se résigner à toutes les privations sur la terre et d'aspirer aux jouissances spirituelles dans le ciel ; tandis qu'ils protègent, comme légitimes, les ripailles matérielles et le sensualisme des oisifs ! Il est vrai que ces bons apôtres ont la main au plat.

Ces hommes déshonorent le christianisme dont ils se font les docteurs. Si leur maître reparaissait parmi nous, s'il s'armait encore du fouet vengeur pour chasser les marchands du temple, ce serait sur leurs épaules que tomberaient les premiers coups de la lumière divine, et Montalembert n'aurait qu'à tendre le dos ou à tomber face contre terre.

## L'ÉTOILE DU PEUPLE.

### A la bourgeoisie.

Pourquoi, pour la plupart, les rois ont-ils succombé sous la sape révolutionnaire ? C'est qu'en montant sur le trône, plutôt que de se faire les conciliateurs des privilèges des uns et des nécessités des autres, ils accordaient tout aux premiers.

De là les murmures et les cris des peuples étouffés par la répression, et dans les profondeurs des cachots, jusqu'au moment où ces colères amassées sourdement éclataient comme un orage ; et les peuples, vociférant la réprobation des rois, fondaient sur la société comme un torrent providentiel pour la purifier par ses débordements.

Et cela ne donnerait-il pas à penser que Dieu, pour châtier les rois dans leur orgueil, en même temps qu'il ceignait leurs fronts du bandeau royal, les frappait de vertige, en leur faisant repousser l'idée de faire la part du peuple, le premier élément de leur force, lequel alors devenait l'instrument de leur destruction.

Dieu par le peuple a donc toujours fait justice des rois.

Donc, ceux qui nient que notre dernière révolution soit providentielle, ceux-là sont des insensés et des fratricides.

Pour nous le peuple initiateur, nous avons foi d'avoir donné le coup de grâce à la royauté du droit divin en 1830, et d'avoir frappé mortellement le veau d'or en 1848.

Mais le monstre a la vie dure ; voyez depuis trois mois comme il se débat encore au milieu de ses adorateurs qui s'évertuent pour le rendre à la vie. C'est que son règne était si doux pour eux, il leur faisait une si large part dans les biens de ce monde, qu'il ne nous restait à nous, pauvres parias, que la misère et l'espérance.

Mais à une ère nouvelle, un nouvel ordre de choses, et maintenant que nous croyons fermement que l'heure de notre émancipation a sonné, maintenant que nous avons renversé le trône du spoliateur de nos droits, nous ne lui voulons pas de successeurs ; en les tolérant nous démériterions de Dieu qui nous a choisis entre tous les peuples pour initier le monde à la fraternité.

Ce langage provoquera peut-être chez vous un sourire de dédain ; mais nous vous répondrons que les révolutions mûrissent les peuples ; partant nous pouvons élever notre langage à la hauteur de nos droits. Les voici :

Comme travailleurs, nous voulons la mise en pratique de la devise que nous avons inscrite ; citoyens, nous voulons avoir notre place dans la grande trinité de l'Etat, la politique, les arts et l'industrie. Et quant à nos titres de capacité, ouvrez les pages de l'histoire, vous les trouverez au chapitre des illustrations, des célébrités, et dans les annales des faits dont la France

se honore. Voilà les titres que nous nous sommes acquis en dépit de vous ; et s'ils n'ont pu se faire jour que comme ces météores qui percent le nuage qui les absorbe, que serions-nous aujourd'hui si, comme vous, nous eussions eu l'éducation pour auxiliaire ?

Liberté dans le travail et dans l'intelligence ; hors de là point de salut pour nous ; c'est là notre ultimatum. Et que vous demandons-nous qui ne soit juste et légitime ? Le pain de la terre et celui du ciel ! Nous l'accorderons-vous de bonne volonté ou de force ; choisissez.

Ce sont nos droits de conquête ; nous les réclamerons sous toutes les formes ; et déjà pour eux, ne l'oubliez pas, nous avons remporté deux victoires.

Mais nous aimons à croire que vous profiterez de l'expérience que nous vous avons donnée : qu'on ne ravit jamais impunément les libertés qui émanent de Dieu. La preuve, c'est que les révolutions qui toutes ont pour tendance l'exploitation du peuple par un pouvoir impie, ne vous ont jamais été favorables, chaque partisan que vous y perdez rétrécit le cercle de votre caste, tandis que le sang que nous y perdons nous, au contraire, élargit celui de notre émancipation.

Exécutez-vous donc plutôt de bonne grâce, en suivant la pente des choses. Vous vous cramponneriez en vain pour y résister ; nous vous entraînerons malgré vous.

C'est qu'à l'instar de Napoléon, nous aussi nous voyons une étoile qui nous dirige et qui nous éclaire ; c'est que nous pressentons que nous, le peuple privilégié, nous avons encore un grand exemple à donner au monde. Ce n'est pas assez pour nous que de ne vouloir pas être la chair à canon ni la proie de l'atelier ; nous voulons, pour mériter notre place au premier rang des peuples, et pour ajouter un dernier fleuron à notre couronne ; nous voulons, dis-je, que l'histoire dise un jour de nous : on a trouvé dans leurs bras assez de force et de courage pour renverser les trônes, et dans leurs cœurs assez de moralité pour supprimer les bagnes et les échafauds.

BERGIER, ouvrier.

### CONSEILS.

L'avenir t'offre au loin de suprêmes ombrages,  
Ouvrier qui gravis, quand on croit te dompter,  
Nos progrès montagneux environnés d'orages,  
Sans vouloir t'arrêter.

Apôtre du travail, avant tout il faut rendre  
Ton âme plus rebelle et par cent mille efforts  
Conquérir ce bonheur qu'on ne pourra te prendre  
Qu'en marchant sur ton corps.

Depuis assez longtemps tu traînes la guenille,  
Ta pensée est toujours l'esclave de la faim,  
Et rêve jour et nuit près ta maigre famille  
Du pain, du pain, du pain !

Redresse ton génie, et, puissant comme un monde ;  
Grand d'élan populaire, ton choc terrassera  
Cette société qui pille en furibonde  
Tout ce que Dieu créa.

Pour que le blanc froment des moissons t'appartienne,  
Et que ton être entier triomphe dans ses droits,  
Il te faudra, du bond d'une fureur chrétienne,  
T'arracher de la croix.

Rallions-nous, martyr ! au cri de ta souffrance,  
Qu'elle se cabre en nous du fond de l'atelier ;  
Un de tes soubresauts peut délivrer la France  
Et nous multiplier.

Déchaîne ta patrie en secourant la terre  
Qui se tord de douleur !... Mais sa convulsion  
Épouvante celui qui tout vivant t'enterre  
Sous l'exploitation.

Soldat de la cité, quand tu montes la garde,  
Par un mot d'avenir insurge le passant,  
Et vers le but lointain, que ton âme regarde,  
Qu'il coure en rugissant.

Laboure les esprits ; — que ta voix aiguillonne

Le mécontent qui cause au coin du carrefour,  
Que ta fraternité le réchauffe et rayonne  
D'énergie et d'amour.

On viole la France !... — Ah ! stygmatisé en face  
L'apostat qui la palpe, horrible libertain !  
Jette contre son nom, qui sous ton pied s'efface,  
Des noms purs au scrutin.

Hélas ! en travaillant la misère t'éreinte,  
Tant on vole ta part, — malgré tout tu défends,  
Jusqu'à ton dernier souffle et ta dernière étreinte,  
Ta femme et tes enfants.

Mais ne crains point la mort. Si le sépulcre enivre  
Le trépassé d'oubli, ce qui vécut est tel,  
Qu'il existe et sera — l'on ne peut que survivre,  
Quand tout est immortel !

Allons, espère encor ; sur la place publique  
Un jour, au grand soleil, nous nous retrouverons  
Tous à table en criant : Vive la République  
Qui vengea nos affronts !

G. GAUNY.

### FAITS DIVERS.

— On peut juger du peu de prévoyance apportée dans tout ce qui concerne les ateliers nationaux, par la note suivante, que publie un journal :

« Je revenais de la campagne, lorsqu'arrivé à la barrière Fontainebleau, nous avons rencontré un très grand nombre d'ouvriers ayant le sac au dos et le bâton à la main, dans l'attitude enfin de voyageurs prêts à partir.

« Ayant quelques affaires à traiter à la barrière, j'y ai passé une partie de la journée.

« Quel n'a pas été mon étonnement lorsque, sur le midi, j'ai retrouvé les mêmes hommes groupés et dans le plus violent mécontentement. M'étant approché des divers groupes, et ayant questionné quelques ouvriers, j'ai appris qu'ils avaient sollicité d'aller travailler hors Paris avec leurs brigades, qu'on leur avait donné rendez-vous à la barrière, qu'ils devaient y trouver leur feuille de route et quelque argent que les brigadiers devaient leur remettre ; mais que personne n'avait paru, ni argent, ni brigadiers, ni feuilles de route, et qu'on les mystifiait, qu'au reste, ils s'apercevaient bien qu'il n'y avait que cela à attendre des hommes qui gouvernent, etc. etc. ; et qu'alors ils allaient rentrer et faire du bruit. »

— Par suite d'une législation exceptionnelle, en vigueur jusqu'à ce jour, les religieuses qui voulaient exercer la profession d'institutrices n'avaient qu'à présenter leurs lettres d'obédience, sur le vu desquelles elles étaient autorisées. Ce privilège, qui les dispensait de fournir les certificats de capacité exigés des autres institutrices, ne devait pas être maintenu. Le citoyen ministre de l'instruction publique et des cultes l'a compris. Par un arrêté du 5 juin, il a fait rentrer les religieuses dans le droit commun. Elles devront, à l'avenir, fournir leurs brevets de capacité pour être autorisées.

— Le citoyen Griffé, ouvrier, a donné, le 16 mai dernier, sa démission de capitaine en premier de la 6<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de la 12<sup>e</sup> légion. Comme il n'a pas reçu de réponse jusqu'à ce jour à la lettre contenant cette démission, il espère qu'en appelant la publicité sur ce fait, il plaira bientôt à l'autorité de faire procéder à une nouvelle élection pour pourvoir à son remplacement.

— Sommaire du deuxième n° de la *Politique des femmes*, publiée par des ouvrières : A nos amis. — Les femmes hors de la constitution. — Aux femmes des ateliers nationaux. — Qu'est-ce qu'une dame, qu'est-ce qu'une femme ? — Correspondance. — Revue des femmes. — Faits divers. — Études d'associations ouvrières. — Simples réflexions.

— *Athénée populaire* du 12<sup>e</sup> arrondissement. Les cours de l'*Athénée populaire* s'ouvriront le lundi 3 juillet prochain à 7 heures du soir. On se fait inscrire tous les jours chez M. Chpet, fondateur de l'*Athénée*, 212, rue Saint-Jacques. L'*Athénée* admet les ouvriers de tous les arrondissements.

Le Gérant, Emile BARRAULT.

PARIS. — Imprimerie de LACOUR, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.